

# Premier retour de lectrice envoyé publié sur Facebook le 8 juin 2021 par Françoise Roubaudi

L'homme sans larmes,

Pierrette Epstein

Roman

L'Harmattan (2021)

Placé sous le signe de la dualité dès la citation en exergue (ciel/terre, vie/mort, bonheur/calamité, toi/ta postérité) et l'incipit "Elles étaient deux soeurs", le récit de "l'homme sans larme", selon le titre, immédiatement nommé aussi: "homme du silence", selon la dédicace, dont l'image, écrit "sa fille la cadette", serait celle d'un puissant guerrier africain autant que celle d'un homme, nommé Haïm prénom transformé en Henri, exilé de son nom, de son pays, la Pologne dont il dira que c'était "un enfer", de sa langue maternelle pour en connaître ensuite de multiples et n'en parler vraiment qu'une seule, exilé de son regard puisqu'il perd la vue très jeune, "la main devenant alors oeil qui touchait du bout des doigts la lumière" et dont sa fille " attendait toujours la main qui serait enfin un regard".

Toujours la dualité dont on attend affrontement ou union ou dissolution. Ici, l'écriture s'en nourrit.

"Je me voulais un homme sans mémoire" dit Haïm Henri.

Qui est-on sans mémoire?

Du silence d'une mémoire sans fond, faudrait-il attendre une révélation? La construction de sa propre identité? Mais quelle est cette mémoire ainsi forcée, restituée et reconstituée? Elle achoppe sur des noms de villes, de quartiers, une liste d'objets accumulés, à la visible fierté du père de posséder un appartement dans un quartier cossu de Paris dont il s'empresse de détruire la cheminée, foyer, lieu du feu, (faisant table rase d'une histoire qui ne lui appartiendrait pas?)

Que nous signifie une mémoire qui égare? L'illusion, par exemple, de reconnaître la main du père chez un inconnu entraînant sa fille à suivre un inconnu jusqu'au moment de la porte fermée du retour à la réalité?

Que sommes-nous sans mémoire? A quoi sert la mémoire? A nous rendre responsables? A nous rendre meilleurs? A nous inscrire dans une hiérarchie?

Ce sont parmi d'autres, les questions que posent ce roman tendre et rude, qui tenterait de recoller les morceaux épars d'une identité; la scène de la couture du menton de la petite dit ce besoin de suture et la description minutieuse de la prothèse de l'oeil parle du comblement du vide de l'orbite énucléée au-delà de la recherche légitime de reconnaissance individuelle. Quel poids prend-il, ce témoignage de la vie d'un homme qui refuse de s'identifier, de peur d'être catalogué, à un peuple, une nation, une langue, une idéologie, une cécité, un métier?

Comment ne s'esquiverait-il pas dans le silence, s'oubliant dans ses noms changés, ses langues oubliées, ses origines absentes, sa vue qui l'abandonne définitivement? Comment ne serait-il pas "ce regard manqué"?

Au-delà du regard qui manque et plus peut-être encore que de mots pour reconstituer son histoire, Haïm/Henri se trouverait-il dans un nom, une langue, un pays l'unifiant et le reconnaissant dans toute son épaisseur? Ce pays, selon lui, serait le silence.

Un nom? Quel nom? C'est alors qu'il me saute aux yeux, ce nom c'est Osé, dans les dernières pages du roman. Une litanie de "Osé", vingt-deux fois "Osé", un étonnante incantation surgissant, en rupture de style avec la mesure et la sobriété du texte et comment ne pas entendre dans ces participes passés, aussitôt suivis de "Sacré chemin de vie" célébrant le courage d'une vie ordinaire, le nom "Osée", prophète du retour d'exil d'un peuple, errance dont, l'espace d'un roman, sa fille l'aurait fait surgir et, comme tout prophète, rendu au présent, connaissant le passé et prévoyant le futur.

Sortir d'un binaire qui oppose, cloisonne et enferme, cela permettrait-il d'écrire "Papa" dans ses sept langues oubliées? Et malgré elles?

"J'en atteste sur vous, en ce jour, le ciel et la terre: j'ai placé devant toi la vie et la mort, le bonheur et la calamité; choisis la vie! Et tu vivras alors, toi et ta postérité" (Deutéronome XXX19)

(en exergue du roman)

